
ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN – POLONIA

VOL. XLIII

SECTIO FF

1-2025

ISSN: 0239-426X • e-ISSN: 2449-853X • Licence: CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/ff.2025.43.1.37-54

Entre exploitation et résistance : Le travail comme
prisme de l'identité créole dans *Grand café Martinique*
et *L'Hôtel du Bon Plaisir* de Raphaël Confiant*

Between Exploitation and Resilience: Labour as a Lens on Creole Identity
in *Grand Café Martinique* and *L'Hôtel du Bon Plaisir* by Raphaël Confiant

Między wyzyskiem a odpornością: praca jako element tożsamości kreolskiej
w *Grand Café Martinique* i *L'Hôtel du Bon Plaisir* Raphaëla Confianta

BUATA B. MALELA

Université de Limoges /EHIC (Espaces Humains et Interactions Culturelles), France

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0003-3362-6483>

e-mail : buata.malela@univ-mayotte.fr

* Publikację tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teled adresowe autora: Université de Limoges, EHIC (Espaces Humains et Interactions Culturelles), Ehic, Flsh, 39e Rue Camille Guerin 87036 Limoges Cedex, France; tel. + 33 (0)5 55 43 56 00.

Résumé. Cet article analyse la représentation du travail dans deux romans de Raphaël Confiant – *Grand café Martinique* (2020) et *L'Hôtel du Bon Plaisir* (2009) – afin de questionner son rôle dans la constitution de l'identité créole postcoloniale. S'appuyant sur les théories de la créolité et de la pensée postcoloniale, ainsi que sur les perspectives marxistes et décoloniales de Domenico Losurdo, la méthode est une lecture comparée des textes. L'étude met en lumière, d'une part, le travail agricole et entrepreneurial colonial et, d'autre part, le travail social informel contemporain, révélant l'exploitation, la résistance et la transformation identitaire. Les conclusions soulignent que, chez Confiant, le travail devient prisme de critique des héritages coloniaux et instrument de résilience créole.

Mots-clés : travail, créolité, postcolonialisme, exploitation, résistance, identité, Antilles

Abstract. This article examines the representation of labour in Raphaël Confiant's novels *Grand Café Martinique* (2020) and *L'Hôtel du Bon Plaisir* (2009) to explore its role in shaping postcolonial Creole identity. Drawing on creolization theory, postcolonial thought, and Domenico Losurdo's Marxist-decolonial critiques, it employs a comparative textual analysis. The study contrasts colonial agricultural entrepreneurship with contemporary informal social labour, unveiling structures of exploitation, acts of resistance, and identity transformation. Conclusions highlight that, for Confiant, labour serves as a lens to critique colonial legacies while affirming Creole resilience.

Keywords: labour, creolization, postcolonialism, exploitation, resistance, identity, Caribbean

Abstrakt. Artykuł analizuje przedstawienie pracy w dwóch powieściach Raphaëla Confianta – *Grand café Martinique* (2020) i *L'Hôtel du Bon Plaisir* (2009) – aby zbadać jej rolę w kształtowaniu postkolonialnej tożsamości kreolskiej. W oparciu o teorię kreolizacji, myśl postkolonialną oraz marksistowsko-dekolonialne perspektywy Domenico Losurdo, zastosowano komparatystyczną analizę tekstów. Badanie ukazuje z jednej strony rolniczo-przedsiębiorczą pracę kolonialną, z drugiej – współczesną pracę społeczną nieformalną, odsłaniając mechanizmy wyzysku, akty oporu i transformację tożsamości. Wnioski wskazują, że praca w twórczości Confianta staje się soczewką krytyki dziedzictwa kolonialnego i narzędziem kreolskiej odporności.

Słowa kluczowe: praca, kreolizacja, postkolonializm, wyzysk, opór, tożsamość, Karaiby

1. INTRODUCTION

Le travail occupe une place fondamentale au sein de la philosophie, de la sociologie, de l'économie et, tout particulièrement, de la littérature. Dans le contexte spécifique des Antilles francophones – empreint d'une histoire marquée par la colonisation, l'esclavage et les combats pour l'émancipation – cette notion prend une résonance inédite. En effet, le travail ne se limite pas à une simple activité marchande ; il constitue un mécanisme déterminant pour forger et métamorphoser les trajectoires personnelles et collectives. À ce propos, Torres-Saillant observe que « le travail, dans le contexte caribéen, transcende sa simple fonction économique pour devenir un vecteur de résistance culturelle et de construction identitaire » (Torres-Saillant, 2006, p. 164). Par ailleurs, dans les traditions philosophiques – qu'elles s'appuient sur le marxisme ou sur l'existentialisme – le labeur se dédouble : il incarne, d'un côté, une contrainte aliénante, issue de l'exploitation salariale et

de l'asservissement, et, de l'autre, une source d'invention propre à l'expression et à l'épanouissement humains. Ainsi, pour Marx et Engels,

tout travail est d'une part une dépense de force de travail humaine au sens physiologique du terme, et c'est en cette qualité de travail humain égal ou abstrait qu'il constitue la valeur des marchandises. D'autre part, tout travail est une dépense de force de travail humaine sous une forme particulière et déterminée, et c'est en tant que travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage¹ (Marx, 2002, p. 4).

De même, Jean-Paul Sartre considère que « le travail, quand il n'est pas strictement destiné aux fins propres du travailleur, est un mode d'aliénation. La transcendance aliénante est ici le consommateur, c'est-à-dire le «on» dont le travailleur se borne à prévoir les projets » (2010, p. 464). Or, ce dilemme se manifeste avec une acuité particulière dans les chaînes de production esclavagistes antillaises ; là, l'asservissement économique s'entrelace étroitement avec une inventivité souterraine, qui s'exprime à travers les rituels, les chants et les pratiques sociales.

Du point de vue sociologique, l'étude des activités productives aux Antilles met en lumière l'impact des hiérarchies sociales, économiques et raciales sur les relations intergroupes. Autrefois fondée sur une subdivision rigoureuse des tâches et une exploitation discriminatoire, l'économie de plantation a façonné les structures communautaires antillaises : d'un côté, les propriétaires et contremaîtres blancs, de l'autre, les « libres de couleur » affectés à des emplois urbains ou artisanaux, et, enfin, la masse servile subdivisée en « grand atelier » (labourage, coupe de canne) et « petit atelier » (ramassage, soins au bétail) selon la force physique et la condition (jeunes, femmes enceintes, vieillards). Cette organisation duale, doublée d'une hiérarchisation verticale (chefs de poste, commandeurs, masse servile), conjugait division technique et démarcation raciale, réservant aux seuls esclaves les travaux les plus pénibles et déléguant aux « libres de couleur » des fonctions considérées comme plus « qualifiées » ou « urbaines » (Oudin-Bastide, 2005). Aujourd'hui encore, la mémoire de cette économie plantatoire continue d'informer les modalités contemporaines d'exercice du travail – qu'il s'agisse de l'accès différencié à la propriété foncière, des disparités salariales ou des clivages entre secteurs informel et formel –, témoignant de la persistance de ces logiques de domination au sein des sociétés antillaises. Par ailleurs, la création littéraire antillaise considère le labeur

¹ La traduction vient de nous. « Alle Arbeit ist einerseits Verausgabung menschlicher Arbeitskraft im physiologischen Sinn, und in dieser Eigenschaft gleicher menschlicher oder abstrakt menschlicher Arbeit bildet sie den Warenwert. Alle Arbeit ist andererseits Verausgabung menschlicher Arbeitskraft in besonderer zweckbestimmter Form, und in dieser Eigenschaft konkreter nützlicher Arbeit produziert sie Gebrauchswerte ».

comme un filtre privilégié pour analyser les récits historiques, les interactions sociales et les appartenances culturelles de la région. Chez Raphaël Confiant, cette approche s'avère particulièrement probante.

Dans *Grand café Martinique* (2020), l'auteur met en scène l'arrivée de Gabriel-Mathieu d'Erchigny de Clieu et souligne l'ambiguïté d'une activité qui génère à la fois profit et sujétion des captifs ; *Quant à L'Hôtel du Bon Plaisir* (2009), il décrit un immeuble collectif où prolifèrent les échanges informels et les rapports d'entraide – au-delà de la seule prostitution – révélant ainsi les tensions liées à la survie au sein d'un tissu urbain précaire. En combinant ces deux récits, il devient possible de proposer un tableau varié du traitement du travail par Confiant : l'une aborde le labeur agricole colonial, l'autre le travail social contemporain. Certes, d'autres titres – tels que *Le Nègre et l'amiral* (1998) ou la trilogie « sucrière », à savoir *Commandeur du sucre* (1994), *Régisseur du rhum* (1999) et *La Dissidence* (2015) – auraient également apporté un éclairage sur les conditions d'exercice des classes laborieuses, mais ces deux romans offrent un panorama suffisamment représentatif des enjeux postcoloniaux actuels. Ce questionnement central conduit à s'interroger sur la manière dont l'écrivain reconstruit les problématiques du travail dans le contexte antillais et sur l'incidence de cette réévaluation pour une analyse plus vaste de la société et du « sujet créole antillais ». En d'autres termes, comment les différentes formes d'activité opérationnelle – agricole et relationnelle – participent-elles à l'élaboration de la conscience personnelle, de la cohésion collective et des revendications politiques ? C'est cette problématique que la présente recherche se propose de traiter précisément à travers une lecture détaillée de *Grand café Martinique* et de *L'Hôtel du Bon Plaisir*. Si elle ne concerne nullement la dimension linguistique, elle s'appuie néanmoins sur les théories de la créolité, formulées par Confiant avec Jean Bernabé et Patrick Chamoiseau (Bernabé, Chamoiseau, Confiant, 1989), pour offrir une critique des hiérarchies issues de la colonisation tout en valorisant la capacité des sociétés antillaises à se réinventer. Si l'économie coloniale a durablement organisé les rapports de pouvoir, l'écriture de Confiant démontre parallèlement comment les habitants de ces îles ont su contourner ces schémas, en repensant constamment leurs modes d'existence et leurs solidarités quotidiennes. Dès lors, l'étude se développe selon deux axes complémentaires : approfondir la lecture des représentations littéraires du labeur dans le cadre (post) colonial antillais ; montrer comment ces images participent à la reconstruction progressive des appartenances culturelles, grâce à une analyse minutieuse de deux romans essentiels de Raphaël Confiant.

2. CONTEXTE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

2.1. Le travail aux Antilles

Le travail, dans le contexte antillais postcolonial, est un concept profondément enraciné dans l'histoire coloniale, marqué par l'exploitation, l'asservissement, et les dynamiques de résistance et de résilience. En Martinique et dans les autres îles des Antilles françaises, il a souvent été synonyme de labeur forcé, notamment durant l'esclavage et la colonisation. La plantation, et tout particulièrement la culture de la canne à sucre, a joué un rôle majeur dans l'économie coloniale : elle transformait la main-d'œuvre d'esclave en un pilier de la prospérité métropolitaine. Cette organisation rigoureuse s'appuyait sur une « stricte répartition et à une division technique des tâches » (Bonnet, 2009, p. 126), renforçant non seulement la coupure maître-esclave, mais aussi la hiérarchisation interne aux esclaves, entre nouveaux arrivants et esclaves acclimatés. Par ailleurs, le *Code Noir* de 1685 instituait les Africains comme « biens meubles » (Noël, 2019, p. 82), légitimant leur exploitation. Pourtant, ce système n'était pas exempt de creux d'autonomie : le régime du samedi autorisait, pour plus de la moitié des habitations guadeloupéennes et deux tiers des Martiniquaises, un petit lopin pour la subsistance et certains pouvaient même « louer leur corps » (Oudin-Bastide, 2008, p. 146) et travailler pour eux-mêmes, gage d'une précaire survie. Quant à la coercition extrême, elle alimentait simultanément des formes de révolte : suicides, « petit marronnage » (Oudin-Bastide, 2008, p. 141) ou fugues prolongées vers les montagnes, autant de réponses à la violence quotidienne et à la misère imposée. Ces résistances, bien qu'effacées par la répression, ont pourtant nourri l'essor du mouvement abolitionniste en dévoilant les contradictions internes du capitalisme colonial.

Après l'abolition de 1848, la liberté juridique n'effaça pas l'oppression : engagements précaires, rémunérations dérisoires et crédit agricole maintinrent une dépendance quasi servile. Désormais, « les structures d'exploitation se sont réadaptées pour perpétuer les inégalités héritées de la période esclavagiste » (Noël, 2019, p. 105). Dans ce contexte de tensions permanentes, la culture créole – chants des lavandières, musiques et danses enracinées dans l'histoire servile – s'est affirmée comme rempart symbolique, un « vecteur de résistance culturelle » (Johnson, 1995, p. 228) et un moyen de réappropriation du travail en tant qu'agent de reconstruction sociale. Ainsi, le travail antillais postcolonial ne se limite plus à un outil d'exploitation : il se révèle aussi espace de négociation, d'autonomie fragile et de luttes quotidiennes, cristallisant à la fois les violences coloniales et les formes diverses de résistance qui ont préparé la transformation des rapports sociaux. Dans ce contexte postcolonial, le travail aux Antilles ne saurait être réduit à une simple

activité économique ; il constitue à la fois un espace concret de luttes quotidiennes pour des conditions matérielles meilleures, et une dimension symbolique essentielle des combats plus larges pour la liberté, la dignité et la reconnaissance identitaire (Jameson, 1981). Ainsi, plus qu'une simple métaphore, le travail est effectivement le lieu privilégié où s'articulent les résistances individuelles et collectives face aux héritages persistants du colonialisme.

L'agriculture, et plus spécialement la culture de la canne à sucre, a constitué l'assise de l'économie coloniale aux Antilles. Dès l'introduction de cette plante, elle est devenue la ressource prioritaire, acheminée en masse vers l'Europe. Les plantations – vastes domaines agricoles – s'appuyaient sur la main-d'œuvre esclave, importée d'Afrique afin de satisfaire la demande sans cesse croissante en sucre (Hroděj, 2009). Ce régime agraire n'a pas seulement structuré l'organisation sociale antillaise autour de la filière sucrière, il a également laissé une empreinte profonde sur les rapports intercommunautaires, tant sur le plan racial qu'économique. En quête perpétuelle de profit, les propriétaires pressurisaient inlassablement les travailleurs : selon Bonnet, cela occasionnait « une forte mortalité des esclaves » (Bonnet, 2009, p. 131) et requérait l'arrivée continue de nouvelles personnes réduites en servitude pour compenser les pertes. Par conséquent, Raphaël Confiant s'est approprié cette réalité historico-sociale au sein de sa fiction, revisitée à travers une perspective littéraire qui interroge les mécanismes de domination et les trajectoires de résistance.

2.2. Contexte littéraire

Raphaël Confiant, né en 1951 en Martinique, occupe une place majeure dans la littérature antillaise contemporaine (Bertin-Elisabeth et al., 2023). Inscrit dans la lignée des écrivains ayant revisité les réalités créoles, il s'affirme également comme essayiste et pionnier du mouvement de la créolité, qu'il a initié aux côtés de Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé. Leur manifeste, *Éloge de la créolité* (1989), a constitué une rupture décisive : il a redéfini la spécificité créole tout en critiquant l'emprise assimilationniste de la culture française dominante. Ce texte de référence presse à élaborer une production littéraire prenant en compte la richesse des sociétés antillaises et les mécanismes de créolisation. Dans ce manifeste, les trois auteurs dénoncent l'« extériorité » culturelle imposée par l'assimilationnisme français ; ils rappellent que les Antillais ont longtemps « vu le monde à travers le filtre des valeurs occidentales » (Bernabé et al., 1989, p. 14), aboutissant à une exotisation de leur propre héritage. En réaction à cet autodénigrement induit par la francisation, ils prônent une « acceptation de soi » et posent la créolité en socle esthétique pour réhabiliter la singularité antillaise. Par ailleurs, l'écriture de Confiant, rédigée tant

en créole qu'en français, se caractérise par une mise en valeur affirmée de la langue créole et par l'abord de problématiques à la fois universelles et ancrées dans le vécu antillais : mémoire historique, hybridités culturelles, tensions entre tradition et modernité. À cet égard, il définit la créolité comme un « agrégat interactionnel ou transactionnel que le joug de l'Histoire a réuni sur le même sol » (Bernabé et al., 1989, p. 27), faisant de cette notion le socle organique du « ciment de la culture antillaise ». Ainsi, chez Confiand, la créolité s'incarne autant dans une approche linguistique rigoureuse que dans une réflexion approfondie sur les croisements culturels et historiques qui structurent le tissu social antillais.

Chez Raphaël Confiand, le travail se révèle omniprésent, déployé selon plusieurs registres – historique, social et culturel et lexical – et constitue à la fois un levier narratif et un outil d'examen des fractures antillaises. À travers ses récits, Confiand scrute les séquelles coloniales, notamment la répartition raciale de la main-d'œuvre, qui obère encore les parcours et les trajectoires individuelles au sein de processus de métissage culturel qu'il met par ailleurs en valeur (Johnson, 1995). Ainsi, dans *Grand café Martinique*, l'auteur confronte les promesses de prospérité agricole – la « source de richesse » – à l'ombre du passé esclavagiste, soulignant que « l'histoire de l'exploitation coloniale » (Izzo, 2013, p. 91) continue de marquer les pratiques contemporaines. Parallèlement, Confiand revisite la question créole, concept qu'il emprunte au manifeste *Éloge de la créolité* pour qualifier un « espace diffracté mais recomposé » (Bernabé et al., 1989, p. 40). Ce volet théorique met en lumière combien le syncrétisme issu des héritages africains, européens et amérindiens forge une culture à la fois multiple et inventive, sans pour autant effacer les logiques de stratification raciale qui, dès la colonisation, ont cantonné certaines populations à des fonctions subalternes. Les protagonistes de Confiand cheminent dès lors en équilibre instable, tentant de dépasser ces carcans pour revendiquer un rapport au travail et à la mémoire plus émancipateur.

Raphaël Confiand, à l'instar de Derek Walcott, subvertit les récits occidentaux pour faire revivre les fables antillaises. Son œuvre, ancrée dans la créolité, donne voix aux communautés laborieuses et à leur combat historique. Dans « La Jarre d'or », il confronte oralité et écriture, puisant dans le vécu paysan des motifs de résistance. Confiand revendique un « enracinement dans l'oral » pour préserver la mémoire collective. En tant que passeur linguistique, il infuse le français d'images créoles, adaptant la comédie française aux réalités antillaises, revisitant le patrimoine littéraire pour le réancrer dans le terroir créole.

3. DU TRAVAIL AGRICOLE AU TRAVAIL SOCIAL

De manière lucide, Raphaël Confiant envisage le travail comme un instrument de remise en cause des hiérarchies postcoloniales et comme vecteur de réinvention créole. Sur le plan philosophique, il mobilise les postulats de la créolité afin de montrer que les mécanismes de production capitalistes hérités de l'empire colonial accroissent la dépossession des individus antillais. Ainsi se dessine un double panorama : celui du travail rural dans *Grand café Martinique*, et celui des activités sociales informelles dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*.

3.1. *Grand café Martinique*

Grand café Martinique ressuscite l'épisode de l'introduction du café en Martinique par Gabriel-Mathieu d'Erchigny de Clieu. À cet égard, le roman met en évidence la manière dont l'agriculture coloniale – par l'entremise d'initiatives audacieuses et d'une ambition entrepreneuriale – a métamorphosé l'économie et la société martiniquaises, tout en perpétuant les rapports de domination issus de la servitude (Izzo, 2013, p. 91). En effet, l'implantation du café, à l'instar de celle de la canne à sucre, s'inscrit dans le cadre plus vaste du capitalisme mercantiliste et impérialiste : ces cultures de rente, exportées massivement vers l'Europe, ont constitué l'ossature financière du système colonial, conférant aux métropoles des avantages commerciaux considérables. Par conséquent, l'agriculture antillaise ne se limitait pas à un simple enjeu local, mais participait activement à l'essor d'une économie mondiale naissante dès le XVIII^e siècle. Par ailleurs, l'esclavage joue un rôle déterminant dans ce processus : en fournissant une main-d'œuvre asservie et systématiquement mise à contribution, il a accéléré le développement des cultures de rente, tout en imprimant durablement sa marque sur les mentalités, les strates sociales et les structures économiques. Ces héritages continuent d'exercer une emprise considérable sur les réalités contemporaines des Antilles.

Dans *Grand café Martinique*, le roman retrace le parcours de Gabriel-Mathieu d'Erchigny de Clieu, un jeune marin originaire de Dieppe, en Normandie, initialement destiné à cultiver le tabac, mais contraint finalement de planter de la canne à sucre en Martinique. À cette époque, l'île prospérait grâce à l'économie de plantation, dominée par cette monoculture et l'exploitation de la main-d'œuvre asservie. Cette réalité historique illustre parfaitement ce que le politologue Malcom Ferdinand nomme le Plantationocène : une ère où l'exploitation intensive des terres et celle des corps asservis sont indissociables. Selon sa perspective d'écologie décoloniale, ce système instaure un « habiter colonial » qui repose sur une double prédation : celle de la nature, dont les sols sont épuisés et la biodiversité détruite,

et celle des êtres humains déshumanisés (Ferdinant, 2019). Ce modèle capitaliste a durablement affecté l'environnement et les sociétés caribéennes, laissant des séquelles visibles aujourd'hui. L'exemple tragique de l'empoisonnement des terres et des populations au chlordécone dans les Antilles françaises illustre la persistance de ces pratiques néocoloniales, où la logique de profit prime sur la santé des écosystèmes et des habitants (Confiant et Boutrin, 2007).

Par ailleurs, le contexte du XVIII^e siècle est entaché d'une « psychose généralisée liée aux accusations d'empoisonnement » (Leti, 2009, p. 209) – un climat de suspicion qui débouchait fréquemment sur des représailles atroces à l'encontre des esclaves, et qui, comme le précise Geneviève Leti, « n'a cessé de défrayer la chronique » (Leti, 2009, p. 209). Dans ce cadre, l'initiative de Gabriel-Mathieu ne vise pas à rompre avec ce système, mais à le diversifier au profit de la métropole. Poussé par le désir d'élargir les ressources agricoles de l'île, il tente d'obtenir des plants de café auprès du roi Louis XV sans succès, puis passe à l'acte : « L'homme s'accroupit et, à l'aide d'une faucille, déterra avec une habileté étonnante les deux arbrisseaux qu'il plaça dans un sac dans lequel il avait fait des trous » (Confiant, 2020, p. 84). Ce larcin inaugure une odyssée semée d'embûches – périples maritimes périlleux, attaques de pirates, mutineries à bord – jusqu'à l'arrivée du navire en Martinique. Loin d'être une simple diversification agronomique, la mise en terre du caféier vient en réalité perpétuer et étendre le modèle du Plantationocène, réaffirmant cette double exploitation de la terre et des humains qui continue de marquer en profondeur le paysage et la société de l'île.

Dans *Grand café Martinique*, Raphaël Confiant met en scène l'initiative audacieuse de Gabriel-Mathieu d'Erchigny de Clieu, véritable pionnier avide de relever des défis coloniaux. En rapportant clandestinement des plants de café du jardin royal de Paris, il introduit une culture qui bouleversera l'économie martiniquaise. Cet acte, à la fois téméraire et subversif, se concrétise dans sa propre déclaration : « Je suis celui qui aura emmené le café aux Amériques, se dit-il. L'histoire retiendra mon nom » (Confiant, 2020, p. 218). Fort de cette audace, Gabriel-Mathieu anticipe l'avenir en diversifiant les monocultures dominantes. Contrairement aux planteurs obsédés par le profit immédiat, il conçoit le chantier agricole comme un projet de longue haleine, visant non seulement son enrichissement personnel, mais aussi une prospérité partagée pour toute la colonie. Pourtant, ce portrait d'innovateur n'élude pas la question morale : son essor entrepreneurial repose en effet sur l'avilissement et la souffrance des esclaves africains. Conscient des conditions inhumaines qu'il impose, il écrit au roi Louis XV : « Cette culture demande beaucoup de bras et est fort pénible pour ceux qui s'y adonnent. En ces isles... le soleil darde avec une insistance rare et il y pleut souvent, ce qui fait le lit de tout un considérable de maladies dont la fièvre jaune n'est que la plus scélérate » (Confiant, 2020, p. 101).

Ainsi, l'auteur incite à interroger la compatibilité entre progrès économique et exploitation systématique.

Dans son roman, *Confiant* dépeint l'agriculture coloniale comme un mécanisme à la fois éprouvant et implacable. Certes, Gabriel-Mathieu apparaît comme un pionnier des pratiques agro-industrielles, toutefois son entreprise reste inextricablement liée à l'exploitation impérialiste. Avant tout, la culture de la canne exige un effort surhumain, assuré par la main-d'œuvre servile. Ainsi, Gabriel-Mathieu confie au roi Louis XV : « Nous avons commencé à y planter ce roseau sucré qu'est la canne mais cette culture demande beaucoup de bras et est fort pénible pour ceux qui s'y adonnent » (Confiant, 2020, p. 101). Par cette évocation, Confiant met en exergue l'usure physique des captifs soumis à un climat étouffant et à une cadence ininterrompue. Par ailleurs, l'auteur met en parallèle la dépendance des colons à ce système et leur dénégation des révoltes : « Ces Nègres sont faits pour un tel climat... mais ils rechignent à obéir à leurs maîtres, se révoltant maintes fois ou s'alliant aux indigènes caraïbes » (Confiant, 2020, p. 101). Dans un registre voisin, Leti évoque cette psychose collective : « toute mort subite ou en trop grand nombre d'esclaves ou de bestiaux dont la cause n'apparaît pas avec évidence » (Leti, 2009, p. 210) était imputée à des empoisonnements imaginaires. Enfin, cette intensité laborieuse ne saurait se réduire à une simple démarche économique : elle engendre profondément une réorganisation des rapports de force insulaire dont parle Gabriel-Mathieu dans sa lettre au souverain déjà citée. Par ce parallèle entre la force de travail et la pénibilité du travail, l'auteur rappelle que, qu'il s'agisse de canne ou de café, la viabilité de ces plantations reposait exclusivement sur l'assujettissement des esclaves, véritables exécutants de la prospérité colonialiste.

Le labour agraire, tel que dépeint dans *Grand café Martinique*, fait apparaître sans détours les strates sociales et raciales. D'abord, l'auteur évoque la condition des engagés blancs – ces Européens engagés pour trente-six mois – dont la précarité est aggravée par leur proximité avec les esclaves : « Ces engagés pour 36 mois... finissaient dans la tombe quand ils ne s'emmanchaient pas avec quelque Nègresse libre ou mulâtresse » (Confiant, 2020, p. 127). Cette formule brute met en évidence la relégation de ces travailleurs sous contrat à des corvées éprouvantes, parfois assorties de violences similaires à celles subies par les esclaves et d'une stigmatisation accrue. Elle révèle en outre la juxtaposition des positions : Européens « libres » mais démunis, esclaves voués à l'exploitation, et planteurs jouissant d'un statut privilégié. Par ailleurs, Confiant décrit comment certaines femmes asservies utilisent leur tâche comme levier de solidarité culturelle. Lorsqu'il observe les lavandières rassemblées le long de la rivière Roxelane, il ne s'agit pas d'une simple scène pittoresque : « J'aperçus au bord de la rivière Roxelane un groupe de lavandières noires... Elles chantaient à tue-tête dans ce langage créole que tous

les Blancs nés dans l'île employaient tout naturellement » (Confiant, 2020, p. 67). Leur chant accompagne le rythme du labeur, manifestant une cohésion collective et une ténacité face à l'épuisement. Cet usage partagé du créole confirme une appartenance commune qui, malgré la coupure raciale, tisse un lien ténu entre dominés et dominants – un exemple de la créolité telle qu'évoquée dans l'échange entre Gabriel-Mathieu et Da Irmine, lorsque l'oppression vise à l'étouffer. Dès lors, le récit invite à s'interroger sur la viabilité morale d'une entreprise coloniale reposant sur le travail contraint. Gabriel-Mathieu, archétype de l'audacieux colon, doit sa réussite à l'exploitation des captifs ; ce déséquilibre apparaît clairement dans sa missive au souverain, où il reconnaît que la prospérité caféière découle directement de la souffrance humaine. Ainsi, Confiant ne pare pas l'aventurier d'un halo héroïque ; il met en parallèle l'innovation agricole et l'inhumanité du régime esclavagiste. Enfin, *Grand café Martinique* donne à voir les coulisses d'un capitalisme colonial fondé sur la coercition : la mise en culture de nouvelles plantes empiète sur des terres déjà habitées et bouleverse les rapports sociaux, souvent au détriment des populations autochtones et des travailleurs forcés.

3.2. *L'Hôtel du Bon Plaisir*

Dans le quartier populaire des Terres-Sainville à Fort-de-France, L'Hôtel du Bon Plaisir se présente comme un véritable condensé de la société antillaise. Loin de se limiter à un simple relais pour voyageurs, cet établissement héberge tant des résidents de longue date que des « emmenés-par-le-vent », quelques rares étrangers raillés pour leur audace. Là, « se côtoient des individus de toutes origines et de toutes classes, créant ainsi une mosaïque sociale représentative de la société martiniquaise » (Confiant, 2009, p. 22). Parmi les figures qui animent cet univers, figurent : M. Helvéticus, retraité de l'enseignement et « laïc convaincu » pour qui « l'injustice sociale n'a point de limites dans ce pourtant beau pays » (Confiant, 2009, p. 29) ; des travailleurs précaires, accrochés à « quelque petit djob qui leur assur[ait] un repas » (Confiant, 2009, p. 31) ; le « Syrien », syndic à l'allure longiligne, chargé de « récolter les loyers » chaque début de mois, tandis que ses promesses de réhabilitation restent lettres mortes (Confiant, 2009, p. 30) ; Jean-André, clarinettiste d'un soir, qui « invent[ait] des mélodies inouïes » au « Petit Balcon » et insufflait ainsi un souffle de rêverie (Confiant, 2009, p. 38) ; Man Florine, vendeuse de pistaches, dont la vigilance maternelle l'amène à solliciter « coûte que coûte » l'appui de l'évêché face aux pannes mystérieuses de l'hôtel (Confiant, 2009, p. 46). Sous ces visages contrastés, les solidarités naissent et s'effritent, traduisant les tensions sociales inhérentes à la société créole. En ce sens, « la vie est une comédie, mais qu'il faut la jouer sérieusement » (Confiant, 2009, p. 22), comme l'annonce d'emblée Confiant.

L'ambiance de L'Hôtel du Bon Plaisir se caractérise par une cordialité teintée de défiance : chacun s'efforce d'obtenir son avantage dans un contexte économique délicat. Les échanges s'y font tantôt calculés, tantôt empreints de solidarité épisodique. Ainsi, dans une séquence saisissante, Confiant décrit : « Ces torrents d'insultes, de cris, de rires gras, de larmes aussi certaines fois, rameutaient le ban et l'arrière-ban des fainéantiseurs qui, après avoir flâné à la recherche d'un petit djob ou d'un verre de rhum sec toute la première moitié de la matinée, s'affalaient à l'ombre des maisonnettes pour attendre que midi ait fini de passer sa rage sur la terre » (2009, p. 9). Ce passage met en scène un théâtre quotidien où les micro-drames révèlent le poids des rapports sociaux martiniquais. La cohabitation, parfois tendue, entre résidents et passants, donne lieu à des échanges tortueux mêlant rapports de force et élans d'entraide. À titre d'exemple, les interactions entre prostituées et habitués dépassent la simple transaction : elles s'inscrivent dans un réseau subtil de respect mutuel, de stratégies de persuasion et de soutien réciproque, une véritable « danse délicate » de compromis et de solidarités mouvantes.

Dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*, Raphaël Confiant révèle que la prostitution dépasse largement la simple transaction financière : elle instaure un maillage d'obligations réciproques et de rapports de force au sein de ce microcosme. Par exemple, lorsque Man Florine interrompt sans détours un voyageur blanc à la recherche d'une chambre, elle ne se contente pas de refuser l'hébergement ; en proférant : « Pa ni chanm pou koké isiya ! Isiya sé moun dibien ka rété... Si sé tjek manawa ou ka chaché, ay Lakou Fiyapen ! » (« Y a pas de chambres pour baiser ici ! Ce sont des gens de bien qui habitent ici ! Si vous cherchez une catin, allez donc à la Cour Fruit-à-Pain ! »), elle réoriente explicitement le client vers un lieu institutionnalisé de prostitution (Confiant, 2009, p. 22). Ainsi, elle confère à cette « tjek manawa » une position socialement reconnue et retire toute teinte d'illégalité ou de marginalité à son activité. Par la suite, l'auteur met en exergue le caractère à la fois stratégique et profondément humain de ces relations : les prostituées ne se limitent pas à un rôle d'objet ; conscientes de leur pouvoir, elles négocient protection et ressources ; dépourvues de contractuelles formelles, elles s'appuient sur la réputation – fondée sur le respect mutuel et la crainte des représailles – pour sécuriser leurs échanges. On constate ainsi que des habitués – qu'ils soient dockers, chômeurs ou petits commerçants – reviennent vers leurs « tjek manawa » non seulement pour un service sexuel, mais aussi pour y trouver un espace de confiance et de soutien dans un contexte dépourvu d'institutions : ces femmes exercent un véritable travail social, tissant des liens là où l'abandon règne.

Enfin, Confiant n'évade pas les dangers ni les règles tacites qui régissent ce « métier ». À l'image de la brigade informelle de « dockers occasionnels » et de « lessivières en attente » qui filtrent les allées et venues, il souligne combien les

prostituées doivent élaborer des stratégies de sauvegarde : diffuser des avertissements concernant des « clients » trop insistants, forger des « alliances » discrètes avec certains résidents (comme l'ancien juge d'instruction ou le Syrien syndic) et ménager un équilibre subtil entre défiance et confiance. Cette interdépendance manifeste – où respect et manipulation s'entrelacent – confirme que la prostitution constitue avant tout un véritable travail social structurant la vie communautaire de l'Hôtel du Bon Plaisir.

À travers la trajectoire de Nini, contrainte par son impresario à « choisir » entre la précarité et le trottoir, Confiant dépeint sans fard les exigences de cette activité : « — Maintenant, fini de jouer, poulette ! Ou bien tu acceptes de faire le trottoir ou bien tu finis clocharde. À toi de choisir ! » (Confiant, 2009, p. 63). Cette interpellation brutale illustre ce que la politologue Françoise Vergès, dans une perspective féministe décoloniale, analyse comme les violences structurelles d'un système capitaliste, patriarcal et postcolonial. Le « choix » offert à Nini est une illusion qui masque une condamnation. Elle se trouve du mauvais côté de la « frontière infranchissable » que Vergès décrit : celle qui sépare les femmes qui « ont droit à la protection » (Vergès, 2019) et celles qui, en raison de leur classe et de leur race, n'y ont pas droit et sont livrées à la précarité.

Le cas de Nini expose ainsi les limites d'un « féminisme civilisateur » qui, en se focalisant sur la condamnation morale de la prostitution, ignorerait les conditions matérielles et l'héritage colonial qui y contraignent. Pour Vergès, ce féminisme, en ne remettant pas en cause le système économique, devient un outil de contrôle social. La situation de Nini relève de ce que l'autrice, nomme un « capitalisme gore » : un système qui se nourrit de « l'épuisement des corps » et de l'exploitation des plus vulnérables. Dans ce contexte, la nécessité pour la performeuse de gérer les rapports de pouvoir n'est plus une simple négociation pour préserver son autonomie, mais une tactique de survie au sein d'un ordre hérité des logiques coloniales de contrôle des corps des femmes. Les stratégies – entre séduction, retenue et dissimulation – deviennent les seuls outils de résistance dans un système qui lui dénie toute protection réelle et la maintient dans une hiérarchie informelle et violente.

La gestion des interactions au sein de l'Hôtel du Bon Plaisir s'en trouve profondément modelée par la présence des prostituées. En modulant leurs rapports à la fois avec les clients et avec les autres résidents, ces femmes structurent les modalités de vie collective. Elles doivent sans cesse composer avec les exigences souvent divergentes de leur clientèle, les préjugés ambiants et la nécessité de subvenir à leurs besoins financiers. Dès les premières pages, Confiant met en scène cette mise à l'écart : les prostituées sont reléguées aux étages supérieurs et Man Florine adresse aux nouveaux venus cette mise en garde cinglante : « Sa ou lé ? Pa ni chann pou koké isiya ! Alé chez Pépé le Fruit-à-Pain ! » (Confiant, 2009, p. 18). Cet avertissement rituel instaure

instantanément une atmosphère de méfiance généralisée et rappelle que la simple appréhension de croiser une travailleuse du sexe influence la réputation et l'organisation de l'ensemble de l'établissement. Par ailleurs, les liens de clientélisme tissés autour de ces femmes soulignent leur poids dans l'économie informelle de l'immeuble. Les « protecteurs » – qu'il s'agisse de petits commerçants, d'étudiants ou même d'hôteliers – financent leur sécurité et leur confort en contrepartie d'un accès privilégié à leurs services. Ils forment ainsi un maillage d'engagements mutuels qui rythme le quotidien de tous les occupants. Enfin, cette configuration génère une succession de micro-drames : insultes, rires gras, larmes et éclats de voix résonnent à chaque passage d'un client mécontent ou d'un rival jaloux dans les étroits couloirs. Cette agitation incessante témoigne de la perpétuelle redéfinition des limites entre travail sexuel et relations privées – un marqueur révélateur des disparités de pouvoir et de genre qui traversent la société créole postcoloniale.

4. DIFFÉRENTES FORMES DE TRAVAIL ET LEURS IMPLICATIONS SOCIALES

La mise en scène du travail chez Raphaël Confiant, tant dans *Grand café Martinique* que dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*, trouve un éclairage pertinent dans les analyses de Domenico Losurdo. En effet, ce dernier met en avant la matrice coloniale inhérente au capitalisme occidental et oppose le « marxisme occidental », souvent replié sur des débats théoriques abstraits, au « marxisme oriental », concrètement investi dans les combats anticoloniaux (Fistetti, 2011). Ainsi, Losurdo observe que cette approche pragmatique a pris forme dès les révolutions chinoise et cubaine, où la lutte ouvrière s'est directement imbriquée à la résistance contre l'impérialisme. Transposée aux récits de Confiant, cette grille de lecture permet de comprendre comment le travail rural, incarné par Gabriel-Mathieu d'Erchigny de Clieu dans *Grand café Martinique*, devient un vecteur d'accumulation capitaliste et colonial : la culture du café en Martinique s'inscrit dans un système planétaire de production dont la rentabilité métropolitaine repose largement sur la contrainte imposée aux travailleurs (Fistetti, 2011). Par ailleurs, dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*, l'activité sexuelle se déploie comme un véritable travail social, révélant subtilement les rapports de genre et de pouvoir dans le contexte postcolonial antillais. Les échanges entre les « tjek manawa » et leurs clients tracent une logique de domination et de marchandisation du corps, prolongeant la même astreinte économique repérée par Losurdo.

De ce fait, Confiant ne se contente pas de placer le travail – qu'il soit agraire ou sexuel – en simple toile de fond ; il l'utilise comme un véritable prisme analytique des héritages coloniaux : les initiatives entrepreneuriales de Gabriel-Mathieu, tout

comme les tactiques de subsistance des prostituées, obéissent aux mêmes logiques de domination que celles identifiées par Losurdo comme fondamentales au déploiement et au maintien du capitalisme impérialiste.

Dans *La Contre-histoire du libéralisme* (2013), Losurdo met en lumière l'exclusion systématique des populations colonisées du corpus de droits que proclamait le libéralisme européen aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il rappelle que le projet libéral, en célébrant la liberté et l'égalité des citoyens, s'est appuyé sur l'esclavage et la conquête coloniale, en affirmant que seulement certains hommes en étaient dignes (Losurdo, 2013). Cette mise à l'écart révèle que le colonialisme ne fut pas un accident du capitalisme européen, mais l'un de ses piliers originels. Dans *Grand café Martinique*, Confiand fait écho à cette logique : l'économie cannibère et caféière repose sur la mise en contrainte des corps asservis, comme le montre la lettre de Gabriel-Mathieu au roi Louis XV. Le travail rural incarne alors un capitalisme impérialiste légitimant l'exploitation humaine au nom du progrès. De la même manière, *L'Hôtel du Bon Plaisir* donne à voir la prostitution comme une modalité de travail social révélant la même logique d'exclusion : réduites à leur misère et à la stigmatisation, les femmes y gèrent leur existence comme une marchandise (Confiand, 2009, p. 58). Cette « marchandisation du corps » corrobore la critique losurdiennne : un marxisme occidental cantonné aux conflits intra-européens occulte la dimension coloniale de la lutte des classes (Losurdo, 2013). C'est pourquoi, la mise en récit du travail – agricole ou sexuel – dans ces deux romans résonne pleinement avec la thèse de Losurdo : la lutte des classes ne saurait se dissocier de la lutte contre l'impérialisme. Toute lecture marxiste ignorant la centralité du colonialisme dans l'accumulation primitive du capital européen reste partielle, sinon aveugle, à la vérité historique et littéraire que Confiand restitue.

En confrontant les romans de Confiand à la réflexion de Losurdo, il devient manifeste que les hiérarchies coloniales et postcoloniales s'ancrent profondément dans les échanges économiques et sociaux, qu'il s'agisse de l'agriculture d'exportation ou des activités de survie (Hallward, 2001). Par ailleurs, Losurdo critique vigoureusement l'optimisme théorique du marxisme occidental, qu'il juge souvent déconnecté des contextes matériels et géopolitiques de l'impérialisme². En ce sens,

² Par ailleurs, contrairement à l'idée selon laquelle tous les marxistes occidentaux se seraient rangés du côté de l'anticolonialisme, un certain nombre d'entre eux a fait preuve de tiédeur, voire d'indifférence, à l'égard de la question coloniale. C'est cette forme d'« inertie » qui incita Aimé Césaire à rédiger *Discours sur le colonialisme* (1950), dans lequel il dénonce « le crime et l'horreur » du régime colonial, puis, en 1956, à publier une *Lettre à Maurice Thorez* (Présence Africaine), fustigeant l'inaction du Parti communiste français face aux combats pour la décolonisation. Dans la préface de cette *Lettre*, il est précisé que la démission de Césaire du PCF, au-delà d'un geste strictement personnel, répondait aux orientations de la revue *Présence Africaine* : dénonciation de l'impérialisme culturel et revendication d'une émancipation spirituelle, culturelle et politique des

les récits de *Confiant* restituent avec précision ces conditions tangibles : ses protagonistes évoluent au cœur de systèmes de domination hérités de la colonisation, où l'asservissement ancien réapparaît sous de nouvelles formes de précarité. De surcroît, Losurdo observe que, malgré leur inspiration soviétique, les révolutions anticoloniales du XX^e siècle n'ont pas totalement rompu avec les structures capitalistes, en raison notamment de la course aux innovations technologiques et aux ressources. Cette remarque trouve un écho dans la Martinique contemporaine telle que *Confiant* la décrit : l'agriculture autrefois fondée sur l'esclavage laisse place à des activités informelles souvent fragiles, lesquelles traduisent la capacité des rapports de domination à se réinventer. Ainsi, les deux modalités de labeur – rural et urbain – attestent que les mécanismes de pouvoir persistent et se métamorphosent, de l'époque coloniale à l'ère moderne. En lien étroit avec Losurdo, ces textes mettent en évidence la corrélation indissociable entre exploitation marchande, rapports de force sociaux et questionnements postcoloniaux. Selon lui, le marxisme oriental a toujours intégré l'idée que l'émancipation collective et nationale doit s'envisager dans un cadre global, étroitement lié au combat contre l'impérialisme. *Confiant*, à travers ses évocations de la Martinique d'hier et d'aujourd'hui, illustre ces combats pluriels, démontrant que toute forme de labeur – qu'elle prenne racine dans les champs ou dans la rue – porte la marque des mêmes logiques de domination, issues de l'histoire coloniale et redéployées à l'époque contemporaine. Enfin, cette interrogation résonne avec les appels lancés par Glissant et Chamoiseau (2024), qui dénoncent également les dispositifs d'exclusion et d'assujettissement toujours actifs dans la société martiniquaise d'aujourd'hui. De ce point de vue, l'étude des différents visages du travail proposés par *Confiant* se présente comme un instrument incisif pour décrypter la permanence des antagonismes d'un capitalisme globalisé et postcolonial, où le souvenir des oppressions passées continue de configurer les rapports de pouvoir et les parcours individuels.

peuples noirs. Selon Césaire, la société colonisée doit s'élever « par croissance interne, par nécessité intérieure » : nul ne saurait penser à la place des peuples noirs, pas même les formations progressistes ; leurs initiatives doivent, au contraire, respecter et stimuler l'élan des mouvements de libération autochtones (Césaire, 1956, p. 22). Ce témoignage atteste qu'Aimé Césaire refusait tout assimilationnisme : il réclamait un marxisme véritablement anticolonial, conformément à la demande de Losurdo d'associer étroitement lutte des classes et combat contre l'impérialisme. Par conséquent, il apparaît nécessaire d'instaurer, au sein des courants marxistes, un examen critique constant, afin d'intégrer pleinement les dimensions historiques et géopolitiques de la décolonisation et de conserver une pertinence face aux enjeux du capitalisme mondialisé.

5. CONCLUSION

L'objectif principal de cette investigation consiste à déterminer de quelle manière Raphaël Confiant mobilise la notion de travail pour formuler une critique des structures postcoloniales et redéfinir la créolité. Tout d'abord, *Grand café Martinique* révèle la permanence des rapports de domination issus de la colonisation : l'agriculture innovante côtoie une exploitation systématique, entraînant l'aliénation de l'individu antillais (Confiant, 2020, p. 101). Ensuite, *L'Hôtel du Bon Plaisir* met en scène la prostitution comme modalité informelle d'émancipation et de survie pour les exclus, démontrant que le labeur peut se muer en espace de réinvention personnelle sous des régimes de pouvoir persistants (Confiant, 2009, p. 63). Par ailleurs, l'analyse de ces configurations ouvre des pistes stimulantes pour approfondir la réflexion littéraire antillaise et postcoloniale. Il pourrait s'avérer fructueux de confronter l'approche du travail chez Confiant à celle de Patrick Chamoiseau ou de Maryse Condé, afin d'embrasser de nouvelles facettes du lien entre labeur, mémoire et résistance. De surcroît, étendre cette étude à d'autres professions – tel l'artisanat, le négoce ou les métiers marins – enrichirait la compréhension des usages professionnels dans la production narrative antillaise. Enfin, une démarche pluridisciplinaire, alliant perspectives historiques, sociologiques et économiques, renforcerait la capacité à dégager les interférences entre travail, culture et rapports de pouvoir dans les sociétés postcoloniales.

REFERENCES/REFERENCIAS/ BIBLIOGRAFIA

- Bernabé, Jean, Chamoiseau, Patrick, Confiant, Raphaël. (1989). *Éloge de la créolité*. Paris : Gallimard.
- Bertin-Élisabeth, Cécile, Conflon, Patricia, Mencé-Caster, Corinne (dir.). (2023). *L'œuvre de Raphaël Confiant : Avant et après l'éloge de la créolité* [Coll. Université]. Paris : Scitep.
- Bonnet, Natacha. (2009). L'organisation du travail servile sur la sucrerie domingoise au XVIII^e siècle. In : Philippe Hroděj (dir.), *L'esclave et les plantations* (pp. 125-159). Rennes : Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.97664>
- Boutrin, Louis, Confiant, Raphaël. (2007). *Chronique d'un empoisonnement annoncé. Le scandale du chlordécone aux Antilles françaises, 1972-2002*. Paris : L'Harmattan.
- Césaire, Aimée. (1950). *Discours sur le colonialisme*. Paris : Présence Africaine.
- Césaire, Aimée. (1956). *Lettre à Maurice Thorez*. Paris : Présence Africaine.
- Confiant, Raphaël. (2009). *L'Hôtel du Bon Plaisir*. Paris : Mercure de France.
- Confiant, Raphaël. (2020). *Grand café Martinique*. Paris : Mercure de France.
- Ferdinand, Malcom. (2019). *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Paris : Seuil.
- Fistetti, Francesco. (2019, le 29 décembre). Marxisme, question coloniale et postcolonialisme : Dialogue avec Domenico Losurdo. *Revue du MAUSS Permanente*. <https://journaldumauss.net/?Marxisme-question-coloniale-et-postcolonialisme>

- Glissant, Édouard, Chamoiseau, Patrick. (2024). *Manifestes*. Paris : La Découverte.
- Hallward, Peter. (2001). *Absolutely Postcolonial : Writing between the singular and the specific*. Manchester : Manchester University Press.
- Hroděj, Philippe (dir.). (2009). *L'esclave et les plantations*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Izzo, Justin. (2013). From aesthetics to allegory : Raphaël Confiant, the Creole novel, and interdisciplinary translation. *Romance Studies*, 17(3), pp. 89-99. <https://doi.org/10.1080/02639904.2013.796165>
- Jameson, Fredric. (1981). *The Political Unconscious : Narrative as a Socially Symbolic Act*. Ithaca : Cornell University Press.
- Johnson, Joyce. (1995). A voyage at anchor : Among the sang-mêlées in the West Indies. *Slavery & Abolition*, 16(2), pp. 224-242. <https://doi.org/10.1080/01440399508575158>
- Leti, Geneviève. (2009). L'empoisonnement aux Antilles françaises à l'époque de l'esclavage (1724-1848). In : Philippe Hroděj (dir.), *L'esclave et les plantations* (pp. 209-227). Rennes : Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.97676>
- Losurdo, Domenico. (2013). *Contre-histoire du libéralisme* [trad. de l'italien de Controistoria del liberalismo]. Paris : La Découverte.
- Marx, Karl. (2002). *Das Kapital : Kurzfassung aller drei Bände*. Berlin : VWF Verlag für Wissenschaft und Forschung GmbH.
- Noël, Érick. (2012). *Les gens de couleur de l'océan Indien en France à la veille de la Révolution*. Paris : L'Harmattan.
- Noël, Érick. (2019). Les gens de couleur de l'océan Indien en France à la veille de la Révolution. *Annales historiques de la Révolution française*, 395, pp. 103-117. <https://www.cairn.info/revue-annales-historiques-de-la-revolution-francaise-2019-1-page-103.htm>
- Oudin-Bastide, Caroline. (2005). *Travail, capitalisme et société esclavagiste : Guadeloupe, Martinique (XVII^e-XIX^e siècles)*. Paris : La Découverte (Textes à l'appui / Histoire contemporaine).
- Oudin-Bastide, Caroline. (2008). La relation au travail dans la société esclavagiste de la Guadeloupe et de la Martinique (XVII^e-XIX^e siècles). *Travailler*, 20, pp. 137-154.
- Sartre, Jean-Paul. (2010). *L'Être et le Néant*. Paris : Gallimard.
- Torres-Saillant, Silvio. (2006). *An Intellectual History of the Caribbean*. New York : Palgrave Macmillan.
- Vergès, Françoise. (2019). *Un féminisme décolonial*. Paris : La Fabrique.

Data zgłoszenia artykułu: 31.03.2025

Data zakwalifikowania do druku: 01.07.2025